

Québec français



Louis Hennepin (1626-1705) Missionnaire, explorateur, écrivain

Catherine Broué

Number 142, Summer 2006

Les écrits de la Nouvelle-France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49752ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Broué, C. (2006). Louis Hennepin (1626-1705) : missionnaire, explorateur, écrivain. *Québec français*, (142), 45–48.



Louis Hennepin (1626-1705)

MISSIONNAIRE, EXPLORATEUR, ÉCRIVAIN

par Catherine Broué*



En 1683 paraît à Paris le premier récit de voyage du missionnaire récollet Louis Hennepin, *Description de la Louisiane nouvellement découverte au Sud de la Nouvelle-France* [...].

Cette parution marque le coup d'envoi d'un succès fulgurant, si l'on en juge par sa réédition, à peine cinq ans plus tard, et par le nombre de bibliothèques publiques ou privées du monde entier qui possèdent encore de nos jours un exemplaire de l'une ou l'autre de ces éditions. Louis Hennepin sera « l'auteur populaire le plus à la mode » de son époque, selon la formule de Jean-Roch Rioux.

Ce succès n'est guère étonnant : Hennepin rapporte en primeur, dans sa *Description de la Louisiane*, les péripéties de l'expédition de René-Robert Cavelier de La Salle vers le Mississippi, entre 1678 et 1681, expédition à laquelle le missionnaire a pris une part active. Les Grands Lacs, dont aucun récit officiel n'avait encore décrit l'ampleur, et au-delà de ces lacs, un vaste territoire giboyeux où alternent forêts majestueuses, prairies, bosquets et cours d'eau impétueux se révèlent soudain à l'Europe. Au cœur de ce continent nord-américain dont on n'a pas vraiment, jusqu'ici, pu mesurer l'immensité, au-delà du climat jugé froid et hostile que réserve à sa population clairsemée de colons et d'Amérindiens la vallée du Saint-Laurent, le paysage semble promettre enfin ces « délices » terrestres tant rêvés depuis la Renaissance. L'agriculture, la chasse et la pêche, l'exploitation forestière, le commerce des fourrures, la navigation, l'exploitation minière, tout peut s'y faire à grande échelle, affirme de façon prémonitoire Hennepin, sans compter que ce territoire n'est encore revendiqué par aucune puissance européenne : « Le roi peut y former un empire qui en peu de temps deviendra florissant, sans qu'aucunes puissances étrangères l'en puissent empêcher, [...] et les colonies françaises en peuvent retirer de très grands avantages à l'avenir ».

La *Description de la Louisiane* annonce d'ailleurs que Cavelier de La Salle serait en route pour rendre compte de sa découverte à Louis XIV en personne : le petit livre réveille ainsi l'attention plutôt tiède que la Cour réservait jusqu'alors à l'exploration de la Nouvelle-France. Il réjouit également tout un cercle de

personnalités influentes ayant des intérêts dans l'entreprise de La Salle, dont le prince de Conti lui-même (Louis-Armand de Bourbon), le comte d'Estrades et, du côté du clergé, le cardinal César d'Estrée.

Le public européen, avide d'informations sur le Nouveau Monde depuis que les *Relations des jésuites* ont cessé de paraître, dix ans plus tôt, n'est pas non plus en reste : il apprécie sans doute la primeur de certaines descriptions. Celle des chutes du Niagara, encore aujourd'hui haut lieu du tourisme et de l'émerveillement, impressionne quiconque tremble à l'évocation d'abîmes infernales : « À quatre lieues du Lac de Frontenac [lac Ontario], il y a un saut ou chute d'eau incroyable, et qui n'a pas sa pareille. La rivière de Niagara près de cet endroit n'a qu'un demi quart de lieue de largeur, mais elle est fort profonde par endroits, et si rapide au-dessus du grand saut qu'elle entraîne toutes les bêtes qui la veulent traverser, sans que pas une puisse résister à son courant, elles se précipitent plus de cinq cents pieds de hau-



Louis Hennepin, *Description de la Louisiane, nouvellement découverte au Sud'Ouest de la Nouvelle France, par ordre du Roy. Avec la Carte du Pays ; les Mœurs & la Manière de vivre des Sauvages*, 1683.

Louis de Hennepin, *Nouvelle Découverte d'un très grand Pays Situé dans l'Amérique, entre Le Nouveau Mexique, et La Mer Glaciale*, 1697.

Cavelier de La Salle 1640-1687 (Gravure de Pierre Gandon, 1937).

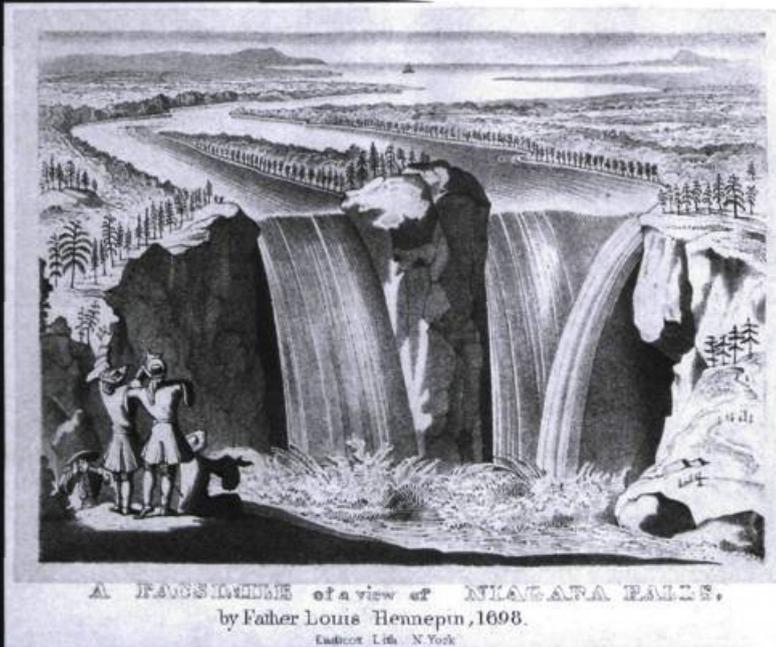
teur, et sa chute est composée de deux nappes d'eau, et d'une cascade, avec une île en talus au milieu ; ces eaux écument et bouillonnent d'une manière affreuse, elles tonnent continuellement, et lorsque le vent souffle du côté du sud, on entend le bruit qu'elles font de plus de quinze lieues » (p. 29-30).

Le lecteur curieux des mœurs de ces peuples dits « sauvages », dont les *Relations* des jésuites avaient fait miroiter tantôt la brutalité ou l'indigence, tantôt la sagacité et l'éloquence digne des plus grands rhétoriciens, trouve également de quoi sustenter son appétit de connaissances et de frissons : le récit

de la rencontre du missionnaire avec les peuples sioux, qui occupent alors encore divers villages disséminés dans la région boisée située à l'ouest du lac Supérieur, est particulièrement riche de suspense et d'angoisse : « Quand ils se virent [...] dans l'impossibilité de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre vieillards mettant la main sur ma tête pleurèrent d'un ton lugubre, et avec un méchant mouchoir qui me restait, j'essayai leurs larmes, ces barbares ne voulaient pas fumer dans notre calumet de paix, ils nous firent traverser le fleuve avec de grands cris qu'ils firent retentir tous ensemble les larmes aux yeux, ils nous faisaient nager devant eux, et nous entendions des hurlements capables de donner de la terreur aux plus intrépides ».

Un opusculé situé en fin d'ouvrage et intitulé *Les mœurs des sauvages* consacre d'ailleurs plus de cent pages à la description des us et coutumes des peuples amérindiens. On ne peut ignorer la fascination qu'exerce sur le public du XVII^e siècle la découverte de ces peuples aux mœurs, aux croyances, aux modes de gouvernance radicalement étrangers à la pensée européenne d'alors. Le regard qu'Hennepin pose sur ces « sauvages » n'est bien sûr pas exempt du sentiment de supériorité dont se sentent investis la plupart des Européens de cette époque, mais on perçoit sous cette vanité de convenance une véritable curiosité teintée de naïveté franche qui nous fait sourire aujourd'hui : « D'abord que je pus attraper ce mot de Taktchiabihen, qui signifie en cette langue comment appelles-tu cela ?, je fus dans peu de temps en état de raisonner des choses familières avec eux ; il est vrai qu'au commencement pour demander le mot de courir dans leur langue, j'étais obligé de redoubler mes pas d'un bout de leur grande cabanée à l'autre : les chefs de ces barbares voyant l'inclination que j'avais d'apprendre, me faisaient souvent écrire, me nommant toutes les parties du corps humain, et comme je ne voulais point mettre sur le papier certains mots honteux, dont ces peuples ne font point de scrupule, ils se divertissaient agréablement entre eux ».

Surtout, la *Description de la Louisiane* se démarque des *Relations* aux intentions édifiantes auxquelles le public était habitué en ce qu'il constitue un véritable récit d'aventure riche d'obstacles, de rebondissements et de dangers évités de justesse, où le lecteur s'essouffle à suivre les voyageurs : « [I]ls [les Sioux] nous firent faire soixante lieues par terre, nous obligeant de marcher depuis la pointe du jour jusqu'à deux heures de nuit, de passer plusieurs rivières à la nage, pendant que ces Sauvages, qui sont souvent d'une hauteur extraordinaire, portaient notre habit sur la tête et nos deux canoteurs plus petits que moi sur les épaules, parce qu'ils ne pouvaient nager comme moi, [...] nous avions les jambes



Vue des chutes du Niagara, gravure tirée de *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique, entre le Nouveau Mexique et la Mer Glaciale*. Archives du Canada.

La gravure placée page 44, en face du début du chapitre VII consacré à la description des chutes du Niagara, montre les chutes vues des rives des États-Unis actuels ; au centre l'île des Chèvres séparant les deux cataractes et le grand plan d'eau à l'arrière, la rivière Niagara. À l'avant-plan à gauche, quatre personnages marquent par de grands gestes leur étonnement et leur admiration. Les chutes du Niagara furent connues très tôt par ouï-dire. Déjà Jacques Cartier en aurait entendu parler par les indigènes. Champlain indique sur sa carte, à l'extrémité Ouest du lac Ontario, un saut dont il avait entendu parler par les coureurs des bois. C'est à Hennepin que l'on doit la première représentation dessinée des chutes du Niagara : « grand et prodigieux Saut, dont la chute d'eau est tout-à-fait surprenante. Il n'a pas son pareil dans tout l'Univers » (p. 44).

La chute de cet incomparable Saut est composée de deux grandes nappes d'eau, et de deux cascades avec une Isle au milieu. Les eaux, qui tombent de cette grande hauteur, écument et bouillonnent de la manière du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible, plus fort que le tonnerre. Quand le vent souffle au Sud, on entend cet effroyable mugissement à plus de quinze lieues.

Source : www.kbr.be/america/fr/fr21.htm



toutes sanglantes des glaces que nous romptions à mesure que nous avançons, dans les lacs que nous passions à gué [...], j'étais si faible, que je me suis souvent couché en chemin dans le dessein de me laisser mourir ainsi, plutôt que de suivre ces sauvages qui marchaient, et continuaient leur route d'une vitesse, qui surpasse les forces des Européens, et pour nous obliger de gagner pays, ils mettaient souvent le feu dans les herbes des prairies où nous passions, si bien qu'il fallait avancer ou brûler ».

Ce succès de librairie se voit confirmé, quinze ans plus tard, par la parution d'un deuxième récit de voyage, *Nouvelle Découverte d'un pays plus grand que l'Europe* [...] (1697) suivi d'un troisième l'année suivante, *Nouveau Voyage* [...] (1698). Coup de théâtre : Hennepin dédie ces deux nouveaux ouvrages à Guillaume III d'Angleterre et prétend avoir passé sous silence, dans son premier récit de 1683, une découverte de taille : celle de l'embouchure du Mississippi, qu'il aurait lui-même atteinte lors de son voyage de 1678 à 1681, soit deux ans avant la découverte officielle de l'embouchure du grand fleuve par Cavelier de La Salle ! La *Nouvelle Découverte* constitue, en quelque sorte, une édition revue et augmentée de la *Description de la Louisiane*, enrichie de l'épisode inédit racontant la descente du Mississippi par le récollet. Ce nouveau texte n'est plus un simple rapport au roi, mais une œuvre littéraire dont on annonce au lecteur qu'elle sera suivie d'autres épisodes. Dans la *Nouvelle Découverte*, l'aventure se corse, la relation étoffe Ennemis et Héros par divers procédés narratifs qui concourent à la dramatisation du récit. Progressivement, le missionnaire acquiert l'étoffe du parfait explorateur : autorité, courage, esprit de décision. Magnifié, l'auteur devient ainsi le véritable héros de son texte. Et le voyage n'est plus, comme dans la *Description de la Louisiane*, celui d'une équipe de soldats et de missionnaires, mais bien celui que le lecteur accomplit en lisant : « Mais afin de ne point ennuyer le Lecteur, il est temps de poursuivre notre voyage jusques à la source du Fleuve Meschisipi ».

Cet ouvrage aura à son tour un retentissement immédiat, dont la portée dépasse encore celle de la *Description de la Louisiane* : il paraît très vite en anglais, en flamand et en espagnol. Il soulèvera également

un tollé dans les milieux les plus disparates. En témoigne la préface du *Nouveau Voyage d'un Pays plus grand que l'Europe*, qui paraît à Utrecht l'année suivante, laquelle répond manifestement à de nombreuses réactions ou objections soulevées par la *Nouvelle Découverte*. Ce troisième récit reprend et augmente les *Mœurs des Sauvages*, le petit opuscule sur les mœurs amérindiennes que l'on retrouvait à la fin de la *Description de la Louisiane*, auquel il ajoute le récit rapporté de la dernière et fatale expédition de Cavelier de La Salle. Avec le *Nouveau Voyage* s'arrête également le travail colossal de réécriture du récollet : en butte à d'innombrables tracasseries, devenu indésirable partout où il séjourne, Hennepin publiera en 1698 un dernier ouvrage (du moins le dernier que nous connaissons de lui) avant de disparaître de la place publique. Moins connu en son temps, cet ultime ouvrage, radicalement différent des trois autres et essentiellement polémique, mérite néanmoins d'être mentionné. La *Morale pratique du jansénisme ou Appel comme d'abus à notre souverain seigneur le Pape Innocent XII* [...], publiée à la hâte en 1698, fait état des vexations qu'Hennepin affirme subir de la part de Jacques Cats, sous-vicaire de l'archevêque Pierre Codde à Utrecht, soupçonné par ailleurs de jansénisme. À l'appui de sa requête, une pétition, reproduite par Hennepin, souligne la nécessité et le droit pour nombre d'habitants d'Utrecht qui ne parlent pas flamand d'assister à des prédications en français et sollicite pour le récollet la permission d'exercer des fonctions apostoliques dans cette langue. L'ensemble du texte montre son acharnement à faire valoir ses droits et son point de vue, mais aussi, surtout, révèle un homme aux abois, en butte à mille tracasseries, désespérément à la recherche d'une mission et pourtant farouchement attaché à son statut et à son rôle d'ecclésiastique.

Mais revenons aux parutions successives de la *Nouvelle Découverte* et du *Nouveau Voyage*. Si ces parutions suscitent encore une fois l'engouement du public, elles soulèvent simultanément, nous l'avons dit, d'innombrables protestations. On reprochera d'abord à Hennepin son changement d'allégeance, changement d'autant plus important qu'il aurait pu conférer au roi d'Angleterre des prérogatives sur le

territoire louisianais. On ne lui pardonnera pas non plus les allégations de découverte qui font le cœur de ces nouveaux ouvrages, probablement pour les mêmes raisons. La *Nouvelle Découverte* se place ainsi d'emblée au cœur d'un débat entre deux grandes puissances coloniales qui se répercutera jusqu'au XIX^e siècle. Même après la cession définitive par la France du territoire louisianais aux États-Unis, on s'indignera encore du manque de retenue et de modestie de ce religieux (membre d'un ordre religieux mendiant, il aurait dû professer soumission et obéissance) et on soulignera les incohérences chronologiques ou typographiques de son dernier récit.

On assistera surtout, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, à une remise en cause d'un autre type : Hennepin sera accusé notamment d'avoir plagié, pour rédiger sa *Description de la Louisiane*, un document resté inédit encore à ce jour, intitulé *Relation des Découvertes* et rédigé à partir des lettres de Cavelier de la Salle par un agent rémunéré de l'explorateur, l'abbé Claude Bernou. Cette accusation ne tient plus depuis la mise au jour par A. Louant, en 1956, de deux documents autographes de Hennepin qui permettent de mieux circonscrire les dates de rédaction des deux textes. À la lumière de ces documents, A. Louant soutient que le récollet aurait en réalité collaboré à la rédaction de la *Relation* de Bernou, « dans une mesure indéterminable mais réelle ». L'examen d'un brouillon retrouvé dans les papiers de Bernou et conservés à la Bibliothèque nationale de France confirme d'ailleurs cette hypothèse : on y reconnaît, sous les ratures, l'écriture et la signature d'Hennepin.

La rédaction de la *Nouvelle Découverte* pose également de nombreuses énigmes à l'histoire. La similarité du texte de la descente alléguée vers l'embouchure du Mississippi avec celui du *Premier établissement de la Foy*, du père Chrestien Leclercq, paru en 1691, a donné lieu à d'innombrables conjectures. Pour ce récit comme pour le *Nouveau Voyage*, le missionnaire n'est toujours pas lavé des soupçons de plagiat qui pèsent sur lui depuis le XIX^e siècle. Par ailleurs, Jean Delanglez, dans les années 1940, s'est attaché à prouver l'impossibilité de la descente du Mississippi rapportée par Hennepin en 1697 et a conclu, là encore, au

mensonge et à la fraude du récollet exilé. Si la démonstration de Delanglez brille par sa rigueur scientifique, elle se fonde toutefois sur une lecture univoque et réductrice de ce second livre riche de contradictions et d'énigmes. Hennepin a-t-il, oui ou non, descendu le Mississippi ? La question à laquelle Delanglez répond avec tant de véhémence n'est peut-être pas celle qu'il convient de poser pour décrypter l'ouvrage controversé du missionnaire. En réalité, l'intérêt de ces récits d'Hennepin pour la recherche historique provient justement du fait qu'ils constituent une voix discordante dans le panégérique de Cavelier de La Salle, constitué en héros depuis le XIX^e siècle. Hennepin, en effet, n'hésite pas à critiquer certaines décisions prises par l'explorateur (ce qui expliquerait peut-être que l'abbé Bernou ait voué, après la parution de la *Description de la Louisiane* en 1683, une haine féroce au récollet : « Vous me feriez un signalé plaisir si vous pouviez l'obliger [de La Salle] à écrire [...], qu'il n'oublie pas sur tout à donner honnêtement à dos à Don Hempin pour faire sa vengeance et la mienne », écrira-t-il en 1684 à son correspondant l'abbé Renaudot). De plus, le relevé des contradictions ou des ellipses du texte permet de reconstituer un passé noyé sous des enchevêtrements de demi-vérités, d'embrouilles et de silences. Ainsi, le « filigrane » du texte de Hennepin révèle certaines ombres des écrits de La Salle. En somme, malgré la réputation peu enviable réservée par l'histoire aux textes du récollet Hennepin, ces derniers pourraient ouvrir un nouveau point de vue aux recherches sur La Salle et sur les dynamiques intertribales en Nouvelle-France, entre 1678 et 1681, et conduire à une lecture renouvelée d'un pan important de l'histoire de la Nouvelle-France.

Hélas, soupçons et scepticisme n'ont pas cessé de hanter l'œuvre du récollet, qui n'est désormais plus connue, en France et au Canada du moins, que par un cercle très restreint de spécialistes, d'autant qu'aucune édition récente n'a encore permis d'en faire redécouvrir la richesse à un public contemporain. Néanmoins, l'œuvre d'Hennepin semble retrouver peu à peu la place qui lui revient dans la catégorie des récits de voyage. La valeur littéraire reconnue par Armand Louant à la *Nouvelle Découverte*

ouvre aujourd'hui la voie à d'autres analyses non plus historiques mais bien littéraires. Les récits d'Hennepin ont ainsi servi à alimenter la recherche sur le genre même des relations de voyage : les travaux de Normand Doiron, Pierre Berthiaume, Réal Ouellet puisent dans ces textes – parmi d'autres datant de l'époque de la Nouvelle-France – des exemples à l'appui de leurs avancées théoriques. C'est de fait à la frontière du réel et de l'imaginaire, du vécu et du construit, que ces récits de voyage puisent leur richesse. Du témoignage au discours organisé, mis en sens, se déploie en effet toute la démarche littéraire inhérente au genre même des récits d'exploration. En cela l'œuvre d'Hennepin s'inscrit parfaitement dans le genre littéraire dont elle se réclame.

Le voyage d'Hennepin

Lorsqu'il embarque à La Rochelle sur le bateau qui s'apprête à faire voile pour la Nouvelle-France en 1675, Hennepin n'en est pas à son premier voyage. Entré très tôt chez les récollets où il a pris le nom de Louis, dont il signera tous ses ouvrages, il aurait eu l'occasion de parcourir les routes d'Italie, d'Allemagne et de France avant de servir comme aumônier auprès des troupes de Louis XIV durant le siège de Maastricht, de 1673 à 1674, et d'assister à la bataille de Seneffe au mois d'août 1674. Arrivé à Québec, ce religieux ne semble pas se contenter, comme l'évêque l'en aurait prié, « de prêcher l'Avent et le Carême au Cloître des religieuses de St. Augustin de l'Hôpital dudit Québec », mais aurait sillonné raquettes aux pieds le territoire habité le long du littoral laurentien avant d'exercer les fonctions de chapelain au fort Frontenac aux côtés de Luc Buisset de 1676 à 1678. Il part en éclaireur, à l'automne 1678, avec le premier groupe de travailleurs et d'artisans dépêché par l'explorateur pour commencer, à l'entrée du lac Érié, la construction d'un entrepôt et d'un navire. Pendant plus de huit mois, il assure seul la conduite spirituelle du groupe constitué d'une quinzaine d'hommes. Enfin, deux de ses confrères se joignent à lui sur le navire terminé pour traverser les Grands Lacs. À la fin de l'année, toute l'équipe dirigée par La Salle se trouve rassemblée sur la rivière Illinois, où l'explorateur fait entreprendre la construc-

tion d'un second navire et d'un établissement fortifié baptisé Crève-cœur. C'est de ce fort qu'à la demande de La Salle, le soir du 29 février 1680, Hennepin part à nouveau pour accompagner deux engagés, Antoine Auguelle et Michel Accault, dans un audacieux périple en canot d'écorce vers le Mississippi. Au bord du grand fleuve, le 11 avril 1680, le canot des trois hommes est aperçu par une armée de Sioux dakotas qui décident d'amener ces hommes dans leur pays. Cette rencontre imprévue met un terme à la participation du récollet à l'entreprise de La Salle : après un séjour de quelques mois parmi les Sioux, Hennepin retourne à Michillimakinak puis repart à Québec dès le printemps 1681 sans avoir revu l'explorateur. Entre son départ pour Niagara en novembre 1678 et son retour à Québec au printemps 1681, il aura traversé les lacs Ontario, Érié, Huron et Michigan, en compagnie de La Salle et de ses engagés, rejoint la rivière des Illinois par la rivière Saint-Joseph puis la Kankakee, jusqu'à Péoria, puis descendu la rivière Illinois avec deux engagés et parcouru le Mississippi jusqu'à une latitude qui n'a pas encore été bien déterminée. En compagnie de groupes sioux, il aura remonté le grand fleuve jusqu'à Mille Lake, l'aura descendu jusqu'à l'embouchure de la rivière Wisconsin où un rendez-vous avait été convenu par La Salle, puis remonté à nouveau. Rejoint par Daniel Greysolon Dulhut et ses hommes, prévenus par les Dakotas de la présence insolite de ces trois Français sur leur territoire, il quittera définitivement le territoire sioux au mois de septembre 1680. Peu après son retour à Québec au mois de mai 1681, riche d'une expérience de près de trois ans parmi les « nations inconnues » de la Louisiane, il repassera en France.

* Professeure à l'Université du Québec à Rimouski.